

# A Brazzaville, un guérisseur contre le colonialisme

Un documentaire raconte, en se mettant à hauteur de ses personnages, les fonctions sociales de la magie

## KONGO

Inventé pour mettre au jour des processus imperceptibles à l'œil nu, le cinéma entretient depuis ses débuts un rapport privilégié à l'invisible, la face immergée des choses et la part occulte de l'existence. Si la fiction s'est affirmée avec le temps comme le meilleur moyen d'accéder au surnaturel, il arrive parfois que le documentaire vienne lui disputer cette prérogative, et se pique lui aussi d'emprunter des voies magiques, de communiquer avec les esprits, dans une entreprise d'autant plus déroutante que la réalité y oscille sans cesse avec son envers, jusqu'au vertige.

C'est le cas de *Kongo*, premier long-métrage d'un jeune duo de documentaristes aux noms d'aventuriers, Hadrien La Vapeur et Corto Vaclav, le premier venu du cinéma expérimental, le second de l'anthropologie. Cela fait plusieurs années qu'ils travaillent au Congo, en Afrique centrale, partie du vaste monde où la magie ne relève aucunement de l'imaginaire, mais imprègne jusqu'au moindre recoin de la vie

quotidienne, et structure les relations sociales. Dès l'ouverture, la sorcellerie, son versant noir, est même amenée à recouvrir une signification métaphorique, se révélant le symptôme des maux endémiques et des freins au développement qui s'acharnent à frapper le pays, désigné en voix off par l'un de ses habitants comme une « république des ténébres ».

### Guérisseur et travailleur social

Le film trouve sa figure centrale en la personne de l'apôtre Médard, un guérisseur traditionnel de la confrérie des ngungas, qui tient une église dans une rue bien achalandée de Brazzaville. Sur sa devanture, on promet « tout type de guérison mystique », entre « désenvoûtement, chasse-diable, protection de parcelle » ou « attirance de maris de nuit ». Entre deux messes, Médard extirpe les mauvais sorts des malades hantés, capturant les démons ou autres sirènes dans une batterie de fioles qu'il rejette ensuite dans le fleuve Congo. En lieu et place d'un personnage extravagant, « bigger than life », on découvre en fait une sorte de travailleur social, aux prises avec les problèmes



L'apôtre Médard, guérisseur traditionnel de la confrérie des ngungas. EXPÉDITION INVISIBLE

quotidiens des plus modestes, lui-même miné par toutes sortes de soucis, pécuniaires et juridiques. Embarqué comme témoin dans le procès d'une patiente, Médard se retrouve en effet sur le banc des accusés, soupçonné d'avoir usé de sorcellerie contre elle et d'avoir envoyé la foudre sur sa maison.

Ses fonctions à la fois sociales et thaumaturgiques font du guérisseur un formidable catalyseur de situations documentaires, dont la réalité dépasse en intensité et en mystère la fiction. Au lieu d'adopter sur ces pratiques un point de vue distancié, ou de se retrancher derrière la rationalité occidentale, le film se situe de plain-pied au niveau de la croyance, faisant sienne la spiritualité de ses personnages.

Il vogue ainsi sur une saisissante ligne de crête, à la croisée du visible et de l'invisible, de la réalité or-

naire et de sa doublure inconsciente. Au cimetière, une femme ne retrouvant plus la tombe de ses enfants foudroyés se laisse posséder et guider par leurs esprits. Au tribunal, des juges s'attellent à établir la responsabilité d'un maléfice et soumettent Médard à l'épreuve du « mortier rituel », devant lequel tout mensonge est impossible. Quant à la mise en scène, elle repose sur tout ce que le cinéma comporte d'immédiatement magique : les jeux de lumière, l'intensité des couleurs,

les soudaines variations du climat quand les averse ou les tempêtes en viennent à affoler l'image... C'est alors la réalité elle-même qui semble entrer en transe.

L'omniprésence de la sorcellerie, qui participe d'un syncrétisme spirituel semé de références évangéliques et animistes, renvoie plus profondément à la réalité du colonialisme, sous ses formes à la fois passées et présentes. Lors d'une consultation, Médard enjoint à un patient de ne convoquer en prière que ses ancêtres (« nos

Les véritables sorciers ne sont autres que ces colons d'hier et d'aujourd'hui

ancêtres sont nos propres dieux », et non pas les idoles importées naguère par les « prêtres blancs », comme ce saint Michel que personne n'a jamais vu. Or, à ce souvenir traumatique a succédé une autre forme de spoliation : la présence d'entreprises étrangères venues exploiter les ressources naturelles du territoire. L'une d'elles, chinoise, attaque les reliefs voisins de Brazzaville à coups de pelleteuse, entraînant des transformations telles du paysage qu'on jurerait un tour de passe-passe démoniaque. Une rivière détournée, une cascade disparue créent ainsi la stupefaction du guérisseur et de ses amis, qui venaient y prier les sirènes. Les véritables sorciers d'une histoire maudite, car vouée à se répéter, ne sont autres que ces colons d'hier et d'aujourd'hui.

C'est à travers ce motif du paysage que *Kongo* se fait l'histoire magnifique d'une promesse et d'une dette, conclues entre le guérisseur et les esprits de la nature, en l'occurrence ces sirènes. En un geste rituel d'une portée merveilleuse, c'est à lui que reviendra de réparer l'outrage fait par l'étranger sur son environnement. Réparation symbolique mais qui sauve l'essentiel : la croyance qu'un contact avec le mystère du monde est toujours possible. ■

MATHEU MACHÉRET

Documentaire français et congolais d'Hadrien La Vapeur et Corto Vaclav (1 h 10).

# Une course contre la mort

Le premier film de Mehdi M. Barsaoui aborde la paternité, l'infidélité féminine et le don d'organe dans une Tunisie en mutation

## UN FILS

Il a fallu près de quatre ans au cinéaste tunisien Mehdi M. Barsaoui pour mener à bon port le scénario de son premier long-métrage, *Un fils*, drame familial dont la parfaite maîtrise lui a valu d'obtenir le prix Interfilm du meilleur film à la Mostra de Venise en 2019, dans la section Orizzonti. Sami Bouajila y fut récompensé du Prix de la meilleure interprétation masculine.

On ne s'étonne pas, au résultat, que le temps ait été nécessaire pour conduire avec une telle autorité, et sans débordement sentimental, cette histoire. Une histoire dont tous les thèmes pouvaient naturellement porter au pathos, si Mehdi M. Barsaoui n'avait eu ce sens de la prudence, ce don pour les ruptures, cet art de l'ellipse et de la respiration. *Un fils* tient sur cet équilibre, où l'approche frontale des sujets s'accompagne d'une sobriété respectueuse vis-à-vis des personnages et du pays, en mutation, dans lequel ils évoluent.

Nous sommes en Tunisie, en septembre 2011 – sept mois après la révolution, quelques mois après l'éviction du président Zine El-Abidine Ben Ali et quelques semaines avant l'exécution de Mouammar Kadhafi en Libye –, quand on découvre Fares (Sami Bouajila), sa femme, Meriem (Najla Ben Abdallah), et leur fils de 9 ans, Aziz (Youssef Khemiri). Venus passer un week-end dans le

Sud, à Tataouine, livrés à leur bonheur, ils chantent à tue-tête dans la voiture les conduisant à travers le désert, quand les vitres explosent sous les balles perdues d'une bataille entre des militaires et un groupe d'extrémistes. Touché à l'abdomen, Aziz arrive à l'hôpital entre la vie et la mort. Seule une greffe partielle du foie peut le sauver. Les analyses de sang faites sur ses parents révèlent une incompatibilité du côté de Meriem et aucune correspondance génétique du côté de Fares. Il ne peut être le père du jeune garçon.

### Sentiments contradictoires

L'annonce produit une déflagration qui fige l'espace, paralyse le corps et la parole. Elle sidère par le contraste avec ce qui a précédé. L'explosion de l'attaque sur la route, l'aveu du diagnostic ayant, au contraire, précipité le temps, amplifié les cris et les larmes, poussé les parents à l'étreinte des naufragés. Il s'agit désormais d'aborder le drame dans la solitude à laquelle chacun est contraint. D'un côté, Meriem s'emploie à rechercher le père biologique de son fils, le seul qui pourrait, dans l'urgence, le sauver. De l'autre, Fares tente de tout entreprendre pour préserver la vie d'Aziz, et ce malgré les sentiments contradictoires qui l'agitent.

Une course contre la montre s'engage alors, dont l'intérêt n'est pas tant le suspense qu'elle génère que les thèmes qu'elle soulève au fil de son avancée. La paternité, les

liens du sang et la filiation, l'infidélité féminine (passible en Tunisie de cinq ans de prison ferme), le don d'organe que contrarie une culture religieuse, le trafic illicite sur les cadavres...

Le réalisateur suit la ligne droite qu'empruntent ses personnages (un couple moderne et aisé), tendus vers leur objectif, et en proie au dilemme imposé par une culture avec laquelle ils ont pris leurs distances mais dont ils sont issus. Cela entretient la tension dramatique du film, lui dispense ses plus belles scènes, comme ce moment où Fares, face à l'infidélité de sa femme, se heurte à ses limites.

L'émotion que provoque *Un fils* tient autant à l'histoire qu'à la pudeur dont a su l'entourer Mehdi M. Barsaoui, par la grâce d'une mise en scène sans artifice où la précision du cadre se charge de contenir le déferlement des sentiments. Le réalisateur compose des tableaux dont l'architecture, la place qu'y occupent les visages et les corps, le mouvement auquel ils se livrent, expriment ce que chacun n'est plus en mesure d'articuler. Cet art du non-dit libère un espace que le réalisateur investit avec délicatesse, déployant un éventail de nuances qui aiguise la puissance du film. ■

VÉRONIQUE CAUHAÏÉ

Film tunisien, qatari, libanais, français, de Mehdi M. Barsaoui. Avec Sami Bouajila, Najla Ben Abdallah, Youssef Khemiri (1 h 36).

Le Monde | L'Obs | Télérama | Courrier International  
présentent

# MBA FAIR

LE SALON DES MBA & EXECUTIVE MASTERS  
11<sup>e</sup> édition

**28 MARS 2020**  
11h - 17h

60 programmes parmi les plus reconnus des classements  
1 heure de Masterclass dispensée par ESCP Europe  
Une conférence d'ouverture animée par Le Monde,  
des prises de paroles proposées par les écoles

INFOS & INSCRIPTIONS : MBAFAIR-LEMONDE.COM

PALAIS BRONGNIART - PLACE DE LA BOURSE - PARIS